

Compte-rendu de lecture :
**Carole Edwards, *Laurent Gaudé – Conteur, dramaturge, écrivain-monde*,
(Classiques Garnier, Lettres modernes Minard, coll. Archives des lettres modernes, n° 299, 2021)**

Rémi Fontanel
Université Lumière Lyon 2

Laurent Gaudé est un écrivain sans frontières. Du théâtre au roman en passant par la nouvelle, la poésie et d'autres formes de collaborations artistiques, son œuvre reconnu et pourtant encore trop peu étudié, est parmi les plus stimulants de l'actuel paysage littéraire français. Carole Edwards, professeure à l'université américaine de Texas Tech, lui consacre un magnifique essai intitulé *Laurent Gaudé. Conteur, dramaturge, écrivain-monde* (éditions Classiques Garnier). C'est là le premier apport "réparateur" et essentiel de cet écrit analytique qui, du roman *Cris* (2001) au recueil de poésie intitulé *Nous l'Europe. Banquet des peuples* (2018), met en lumière la présence et la puissance de cette écriture.

L'un des intérêts majeurs de cette approche monographique réside dans l'élucidation d'une « pensée transnationale » propre à une littérature qui ne cesse d'interroger les liens entre le temps et l'espace, entre l'histoire et la mémoire, entre la fiction et la réalité, entre des événements et leurs ancrages mythologiques. Scruter ces échanges suppose l'analyse des constructions poétiques offertes par un auteur particulièrement « fasciné par la quête de la vérité des événements du passé (...) » (12). Carole Edwards éclaire la relation entre un style et un langage expliquant comment un espace littéraire devient celui d'un rapport entre le sensible et le politique, ou comment il permet de déconstruire certains systèmes de représentations canoniques. C'est là l'un des autres points à relever et qui concerne l'arrière-plan que l'auteure parvient à traduire dans un remarquable esprit méthodologique. En effet, son ouvrage concerne certes le travail de Laurent Gaudé mais il permet aussi de saisir plus largement les enjeux de l'ethnohistoire, de l'esthétique politique, de l'écopoétique qui font actuellement partie des champs configurés par la recherche scientifique.

La première partie, « Pour une pensée postcoloniale » appréhende la double dimension poétique et politique de l'œuvre de Laurent Gaudé. Ainsi, l'écrivain ne se fait pas historien ; c'est par la fiction que ses histoires font ou défont l'Histoire. Par le biais de ses récits, il « prête sa voix » (21) à des individus en souffrance, à des victimes, des déracinés, des exclus... des sacrifiés (les femmes) qui sont aussi, d'une certaine manière des maudits. Des *Sacrifiées* (2004) à *Danser les ombres* (2015) en passant par *Dans la nuit Mozambique* (2007) et *Ouragan* (2010), de l'Algérie à Haïti

en passant par la Nouvelle-Orléans, « toujours avec une prédilection pour les plus démunis, il poétise la fragilité des peuples pour préserver une certaine dignité chez ceux dont il narre l'histoire » (30). Pour ce faire, Laurent Gaudé articule les histoires de vie individuelles au cadre social et politique de l'Histoire collective ; il « universalise les portraits psychologiques d'individus » (29) dont le témoignage (via le chœur par exemple dans *Sacrifiées*) dit toujours quelque chose de leur existence. Une telle entreprise poétique se fait alors politique dès lors qu'elle permet de « transformer un lieu réel ou imaginaire pour aboutir en espace dit 'postcolonial' » (18). Laurent Gaudé dénonce les injustices, les avilissements tout en mettant en lien les destinées à travers la révélation d'un imaginaire commun. Celui-ci s'incarne dans une « poétique de la Relation » (É. Glissant), celle que les personnages portent en eux, façonnant une identité faite d'expériences personnelles et également de sentiments partagés. S'appuyant sur un appareillage théorique précis (d'Édouard Glissant à Patrick Chamoiseau), Carole Edwards démontre à quel point l'intime s'ouvre au collectif et comment le langage littéraire construit des mondes et invente « un espace postcolonial en mouvement » (42) propre à chaque histoire, mais surtout à chaque mémoire, quand bien même sont-elles fictionnelles.

La deuxième partie « Mémoire et histoire. Dans la fiction romanesque » s'intéresse à la dimension historique du récit et est étayée par différentes études (Roland Barthes, Paul Ricoeur, Pierre Nora, Michel de Certeau et Jacques Rancière). Elle questionne le statut et le rôle de la mémoire dans la construction fictionnelle gaudéenne en s'appuyant sur trois exemples précis : *Cris* (2001), *Eldorado* (2006) et *Écoutez nos défaites* (2016). Situé dans le contexte de la première guerre mondiale, le premier se développe dans « un cadre de mémoire et de restitution qui rappelle au lecteur la réalité honteuse d'un oubli volontaire de l'Histoire, celui qui a omis de reconnaître et de récompenser les sujets de l'Empire colonial » (50). *Écoutez nos défaites* interroge la « défaite » et avec elle la victoire, et en explore les ressorts. Il s'agit d'un autre exemple de récit qui est d'abord une narration, celle de l'auteur évidemment et celle de personnages confrontés au temps qui passe et au désir de témoigner (en l'occurrence celle d'Assem Graïeb). Comme l'analyse Carole Edwards, Laurent Gaudé convoque le passé à travers le temps historique en faisant une place de choix aux souvenirs de ses personnages. Le nœud poétique de cette œuvre littéraire trouve là l'une de ses plus belles expressions. Quant à la fable épique *Eldorado*, elle restitue l'expérience de la migration clandestine, faisant écho à une situation contemporaine, celle que connaît l'Italie et plus particulièrement l'île de Lampedusa depuis quinze ans ; ce sujet est pris en charge à travers le parcours d'un officier italien Salvatore Piracci, qui permettra nombre de rencontres et de péripéties, confirmant un peu plus que « dans ses romans, Laurent Gaudé repousse les bords de la fiction par lesquels il convoque les ombres de l'Histoire, ceux qui ont connu des destinées tragiques », faisant ainsi « résonner la polyphonie des voix qui aspirent à être entendues par un public sommé de réagir » (78).

L'engagement de Laurent Gaudé est également exposé dans la troisième partie « La réécriture mythique et la condition des femmes ». Le sujet est traité à travers trois pièces *Médée Kali* (2003), *Sofia Douleur* (2008) et *Salina* (2003) et un

roman *La Mort du Roi Tsongor* (2002). Ces écrits ont en commun le « déchiffrement de l'intimité féminine » et posent « surtout la question de la condition des femmes en tout temps et en tous lieux » (81). Carole Edwards propose à chaque fois une analyse précise des récits en mettant en avant ce qu'ils doivent à l'histoire. Leur fond mythologique à valeur cosmogonique ouvre ainsi un autre champ, anthropologique. Les traditions et les cultures composent le socle fictionnel sur lesquels sont déposés les symboles et les allégories requalifiés par les narrations de Laurent Gaudé : « le mythe perçu par Laurent Gaudé fustige, cogne, démembré pour abasourdir le lecteur et le secouer dans son élan émotionnel » (99). Le mythe est réinvesti par l'auteur qui se sert de la fable pour dire le sort réservé aux femmes au sein de sociétés qui les stigmatisent et les excluent.

La dernière partie, intitulée « Vers une approche écocritique », débute avec un rappel théorique de ce que recouvre aujourd'hui le champ l'*écocriticism*. Nourri par les apports de Gaston Bachelard et de Michel Serres, le développement de Carole Edwards trouve ici un angle original étant donné le regard qu'elle porte sur la relation que les personnages entretiennent à leur environnement. Son analyse met en évidence la part *bioesthétique* de certaines œuvres dont les narrations puisent une nouvelle fois dans « la matière antique pour repenser les mythes provoquant notamment de nouveaux rapports entre l'homme et l'animal » (15). Organique et sensorielle, cette littérature dévoile la condition de personnages à travers leur relation au sensible et au vivant et comme le note l'auteure, « l'univers fictionnel gaudéen uniformise les personnages et leur environnement » (139). C'est le cas dans *Le Soleil des Scorta* (2004) en premier lieu mais également dans *Le Tigre bleu de l'Euphrate* (2002). Dans les pages consacrées à ce texte, Carole Edwards parvient à traduire avec beaucoup de finesse la manière dont se construit l'espace écopoétique du récit. C'est aussi ce qui habite *Les Enfants du fleuve* (2011) et surtout *Sodome ma douce* (2009) qui, nous le comprenons, a une importance particulière puisque cette pièce concentre ce qui constitue l'univers de Laurent Gaudé... le rapport à l'environnement et au mythe certes mais également la place de la femme, le récit oral, le statut des lieux, la récurrence de certains thèmes (le pouvoir, la guerre, la lutte, la résilience, etc.).

Ouvrage vif, inspiré, au style élégant, *Laurent Gaudé – Conteur, dramaturge, écrivain-monde* démontre à quel point cet œuvre littéraire est travaillé par des sujets philosophiques qui ne sont pourtant pas abordés philosophiquement. « La pensée gaudéenne, qui rejoint la pensée d'autres écrivains dans un imaginaire commun que l'écriture regroupe, participe ainsi à l'élaboration d'une réflexion sur l'humanité » (28) écrit Carole Edwards... En effet, « l'écrivain-monde », titre de son ouvrage et formule faisant écho à la « littérature-monde » consacrée par un manifeste de 2005, est celui qui a le souci des êtres et des peuples, de celles et ceux « qui sont morts pour une cause commune ou qui continuent de se battre dans le tumulte de l'aventure que constitue la vie » (12). Quant à l'aventure littéraire de Laurent Gaudé, elle est celle de ses personnages et devient, ouvrage après ouvrage, celle de ses lecteurs à qui Carole Edwards a su s'adresser avec une grande justesse.